

## Poésie marocaine de langue française depuis 1964

JEAN DÉJEUX

La poésie marocaine de langue française se manifestait en 1951 par deux recueils de J. D. Knafo de la communauté juive et en 1952 par celui de Mohammed Aziz Lahabi. Mais c'est surtout à partir de 1964-66 qu'elle prend son essor. C'est en effet en 1964 que Mohammed Khaïr-Eddine et Mostafa Nissaboury lançaient le manifeste *Poésie toute* et qu'en 1966 (1<sup>er</sup> trimestre) paraissait la revue "Souffles" fondée par Abdellatif Laâbi. En 1964, une revue poétique "Eaux vives" de Khaïr-Eddine n'avait eu qu'une brève existence. "Souffles" par contre connaîtra 22 fascicules jusqu'en décembre 1971; l'édition arabe sous le titre "Anfas", 8 fascicules. Poursuivi pour atteinte à la sûreté de l'État, Abdellatif Laâbi sera arrêté, avec d'autres jeunes Marocains, en janvier 1972 et condamné le 2 septembre 1973 à dix ans de prison. Il est libéré depuis le 18 juillet 1980. Les années 1964-66 sont un tournant dans la production littéraire marocaine de langue française. Une nouvelle génération (il n'y eut d'ailleurs auparavant que quelques auteurs de langue française) se levait, à la parole coruscante et libre, remettant en question des bienséances d'hier (quoique en prose Driss Chraïbi dès 1954 ait pris violemment la parole), se lançant dans des écritures nouvelles, éclatées, survoltées, pour dévoiler l'aigreur profonde, le drame d'une jeunesse en désarroi, en réaction contre les scléroses et les conservatismes. Il fallait même casser la langue française, la malmenier pour se démarquer des normes françaises et pour mieux rendre l'orage intérieur. Des titres sont suffisamment explicites, ceux des recueils de Khaïr-Eddine, par exemple: *Nausée noire* (1964), *Faune détériorée* (1966), ou encore son roman-poème-théâtre *Moi l'aigre* (1970). Plusieurs auteurs adhéraient à l'idéologie marxiste-léniniste. Depuis 1951 jusqu'en décembre 1981, 65 recueils de poèmes ont été publiés: de 1951 à 1964 inclus 6, et depuis 1964, 59, ce qui montre tout de suite la progression. Depuis plusieurs années, de nouveaux auteurs apparaissent chaque année: 2 en 1977, 4 en 1978, 3 en 1979, 7 en 1980, 1 en 1981. Pas plus ici qu'en Algérie, il n'est question de mettre sur le même pied les recueils parus, quand on porte un regard critique. Mais il est certain, cependant, que des tensions sociales et politiques, des situations difficiles pour les masses populaires portent les auteurs à crier des vérités, à être les porte-parole d'hommes laissés pour

compte, à exprimer des désirs profonds vers des libérations de toutes les citadelles.

Nous ne nous arrêterons pas à tous les recueils parus depuis 1964, mais nous essaierons simplement d'indiquer quelques grandes tendances de cette poésie sur le plan de son contenu: poésie de combat, exaltant la résistance, poésie de désarroi, exprimant la quête, poésie de retour sur soi et sur la mémoire ancienne.

### 1° *Poésie de combat*

Cette poésie "engagée" émane de jeunes Marocains qui se sont exilés mais aussi de prisonniers et de condamnés. Mohammed Khaïr-Eddine, qui a vécu longtemps en France mais qui vit actuellement au Maroc, avait publié une série de recueils et de romans-poèmes aux titres suggestifs (cf. *supra*) comme *Corps-négatif suivi de histoire d'un bon Dieu* (1968) ou *Ce Maroc!* (1965) où l'auteur déverse sa virulence: "Le roi, petit roi en vérité, s'accoudant aux pires / extrémités, se cachant sous les oripeaux d'un règne / suicidé / exécré / battu / parce que né d'imbécilité et d'ambition tribales". Et dans *Soleil arachnide* (1969), dans le poème "Le roi": "Je porte dans mes stigmates un roi qui fait la soif". Le poète s'est d'ailleurs révolté depuis *Agadir* (1967) contre le roi, le père, les ancêtres, le sang, tout ce qui lui colle à la peau, le paralyse, l'étouffe: "J'écris contre / c'est l'homme négatif". Il écrit des réquisitoires; il déterre les cadavres, soulève les ruines pour en dégager la puanteur et amener la nausée. Ces œuvres de combat étaient écrites et publiées à l'étranger.

Abdellatif Laâbi, qui avec *Race* (1967) avait commencé son itinéraire de chemin de croix dans un texte-poème complètement éclaté correspondant à l'explosion intérieure, l'a poursuivi en prison. Il a refait son bilan dans l'univers carcéral, espace de la caverne l'obligeant à réfléchir sur tous les ghettos idéologiques, les adhérences qui mutilent l'homme, les contraintes politiques et sociales qui le ligotent. D'une poésie surréaliste ou éclatée, d'accès difficile, le poète en arrivait peu à peu à une poésie plus didactique, si l'on peut dire, mais toujours revendicative et à la hauteur de l'homme debout, et sans une parole de haine. "J'avais urgence de ma face d'homme", écrit-il dans *L'arbre de fer fleurit* (1974). Cette poésie rejoint celle d'un autre marxiste, Bachir Hadj Ali, Algérien, qui avait été aussi interné et dont la poésie est d'une aussi haute tenue à la fois humaine et même spirituelle. Laâbi continuait à creuser avec *Le Règne de Barbarie* (1976), ses *Chroniques de la citadelle d'exil* (1978), *l'Histoire des sept crucifiés de l'espoir* (1977), qui sont des "oraisons marquées au fer rouge" pour reprendre ses termes. En 1981 paraissait *Sous le bâillon le poème:*

"Je t'ordonne la joie" écrit-il. Et "n'oublie pas tous les martyrs entassés dans les cimetières": tous ces poèmes sont proches de ceux écrits dans les prisons d'Algérie pendant la guerre de libération (1954-1962). Libéré, Abdellatif Laâbi continue son combat pour la libération totale de l'homme. Il traduit de l'arabe et publie *Rires de l'arbre à palabre* (1982) d'Abdallah Zrika, poète marocain de langue arabe condamné en 1980 à deux ans de prison pour des poèmes contestataires (il avait déjà passé près de deux ans en prison). Poète des bidonvilles, Abdallah Zrika ne cesse de crier lui aussi: "Je sais ce que vous avez fait de mon sang". Alors quelqu'un a vitupéré: "Il faut la boucler à ce poète des baraques".

Tahar Ben Jelloun parle aussi au nom des opprimés et des *Hommes sous linceul de silence* (1971): "Hommes je vous parle [...] Vous mâchez l'attente / ruminez fureur / et cette colère nouée à vos tripes". L'homme a été bafoué, mutilé, réduit au silence: "L'homme ramasse les miettes de l'étoile déchue" (*Le discours du chameau*, 1974). Dans *Cicatrices du soleil* (1972) le poète revient sur ses thèmes favoris et lance: "Notre histoire est un territoire de plaies que ferme un printemps d'euphorie". Tout est retombé, tout s'est calciné. Les villes ont été livrées au Club Méditerranée et à l'exploitation touristique éhontée, l'opium et le hashish circulent et se vendent; tout se vend et s'achète. Le poète ne peut que crier les malheurs abattus sur le pays et les hommes emmurés dans le béton, condamnés au silence. De l'extérieur, un autre poète livre *Le Maroc ou la mémoire de l'exil* (1979), d'une qualité cependant moindre. Abdallah Baroudi y dénonce, lui aussi, les prisons, les tortures et les paralysies d'un bout à l'autre de la terre arabe. Dans *Poèmes sur les âmes mortes* (1982) il s'élève contre "les idoles de sang et de la nuit", "les nouveaux bourgeois", les "plumetiers" des temps présents. Mais ce genre de poésie en arrive ici à de pures énumérations sans dimension poétique, sans densité, paraissant parfois élaborées avec difficulté. Mostafa Nissaboury, à l'intérieur même du Maroc, dans *La Mille et deuxième nuit* (1975) après *Plus haute mémoire* (1968), sur lesquels nous reviendrons, creuse son malheur devant "l'histoire tuberculeuse" ce "quelque chose de tragique dans notre œil". L'image de l'œil revient presque constamment dans cette poésie marocaine, sans doute sous l'influence de Laâbi avec *L'Œil et la nuit* (1969). Œil interrogateur et voyeur de toutes les déconfitures, les forfaitures, et les meurtrissures. "Je devins exil", écrit M. Nissaboury. Presque tous les poètes peuvent écrire la même constatation: exil intérieur ou exil extérieur chez les autres. Exil-asile alors. Ou être coincé au fond de la caverne ou flotter "ailleurs", ou se replier dans son propre ghetto intérieur pour échapper aux monstres. Une Marocaine place le combat sur le terrain aussi brûlant de la

libération de la femme: Rachid Madani dans *Femme je suis* (1981) que préface Abdellatif Laâbi. "J'ai mal jusqu'à mon ombre projetée / sur l'autre trottoir", écrit-elle. La ville ogressale est là: elle "ouvre la gueule de ses prisons / les avale avec son thé / et s'évente". Ville, "tu avales en une seule bouche'e / toutes tes femmes / et tu dors en parlant d'amour / comme de la dernière nouvelle / la bouche ouverte aux mouches". "Dérision et vertige", disait Jean Sénac le poète algérien assassiné. Dérision, tel est bien le terme qu'il faut reprendre devant toutes ces usures et cassures de et dans l'être même. Et vertige face à l'abîme qui ne cesse de se creuser et de déraciner des hommes qui deviennent "nomades jusqu'à l'usure".

Les murs des prisons crient et résonnent des chants et poèmes des emmurés. Dans *Actuels-Libertés-Maroc* de l'été 1982 sont recueillis des lettres, des écrits et des poèmes venant de la prison de Kenitra où sont internés des militants. Réduits par la souffrance et la torture, ces poètes n'en maintiennent pas moins l'annonce d'un homme nouveau et l'affirmation des libertés fondamentales: "Ce que nous voulons: Nous voulons simplement / vivre sans maîtres / entre hommes égaux quoique dissemblables / fédérer nos mains / pour de justes récoltes / récompensant de justes peines". Le recueil bilingue *1001 Nuits* (écrits dédiés à Amnesty international) édité à Tübingen (1982) est un ensemble de poèmes en français (traduits en allemand) de prisonniers. Tous ces poèmes sont des témoignages de souffrances et d'espoirs: appels aux épouses ou aux fiancées bien-aimées, pensées pour les enfants, désirs fous et rêves échevelés. Saïda Menebhi est morte le 11 décembre 1977 des suites de la grève de la faim, faute de soins. Elle avait été condamnée à sept ans de réclusion avec d'autres marxistes-léninistes; elle avait vingt-cinq ans. Ses *Poèmes-lettres-écrits de prison* ont paru en 1978. "Ne pleure pas camarade / ne verse pas de larme / sur ton visage blême / linceul de douleur / demain camarade / nous aurons à regarder loin". Saïda Menebhi parle aussi bien des droits de la femme que de ceux des Palestiniens, des prolétaires partout où ils se trouvent, des prostituées, des "paumés". Elle avait commencé un article sur les prostituées au Maroc par cette phrase: "Le dépravation dans une société donnée est engendrée par la nature même de cette société". Préparée à l'analyse sans concession des sources du mal, elle fut de ces poètes gênants.

Cette poésie marocaine de résistance et de combat n'est pas étriquée ou chauvine. Nous aurions pu citer d'autres noms et donner d'autres exemples. Presque tous les poètes se situent à un haut niveau de qualité: la souffrance physique et morale creuse les cœurs et les sensibilités, décape et enlève la taie de l'œil, élargissant l'horizon du même coup

et le dévoilant au niveau de l'universel, rejoignant le même combat d'autres hommes ailleurs.

## 2° Poésie de désarroi

Les lendemains d'indépendance n'ont pas chanté pour les jeunes générations autant qu'elles l'espéraient. D'où chez beaucoup de ces auteurs une quête au milieu des ruines, du désarroi ou même de l'errance. L'exil intérieur est nomadisme. On se cherche avec intensité. Abdellatif Laâbi faisant le point dans *Le Chemin des ordalies* (1982) se souvient de son itinéraire des années 1970: "Depuis l'itinéraire / ce désarroi des racines / cette fureur de l'identité".

Les termes "errance", "désarroi" reviennent avec constance dans bon nombre de recueils. Abdallah Bounfour dans *Atlassiques* (1980) écrit: "Toi dont l'errance est infinie / Transe de l'histoire à écrire". Il y eut d'"héroïques chevauchées", mais elle mystifièrent. Faut-il donc désormais "trahir l'histoire ces errances"? On ne se réenracine pas aussi facilement qu'on voudrait le faire. Errances pareillement dans *Safari au sud d'une mémoire* (1980) de Noureddine Bousfiha, recueil d'une haute tenue comme celui d'Abdallah Bounfour. Mostafa Nissaboury dans *La mille et deuxième nuit* écrit carrément: "Je devins exil". "Moi nomade", écrit-il encore dans l'"anticipation sur une exclusion" prévoyant son rejet par les forces dominantes. Sans nom, sans origine, "je serai le moi-sang", autrement dit le moi-sans. Sans père ni mère, seul avec "la figure de sa propre absence". Le poète devant le vide avoue qu'il est devenu "épave errante". L'itinéraire de Mostafa Nissaboury paraît des plus tragiques: sa quête des racines ne mène nulle part sinon au vide et à la mort "en aparté". Kamal Toumi dans *Mémoire en exil* (1978) le dit explicitement: "JE / me clôture dans l'errance et le suicide". "Je m'achemine vers la solitude perpétuelle". Le poète parle de "départ perpétuel hors de toute durée possible". Je pars, dit-il, avec "dans le sang mille trahisons / sur le dos des siècles de solitude". Il n'y a aucun chemin devant et derrière lui que "des chemins désappointés". L'impasse semble totale là encore. Abdellatif Jebari dans *Volubilis* (1979) évoque dans son "théâtre intérieur", les ruines, celles de la colonisation d'hier (Volubilis, ville romaine), celles des réalités présentes. Tout est fragile et périssable. Le paysage intérieur serait-il écroulé comme la "ville <est> écroulée"? Mohammed Loakira, auteur de plusieurs recueils d'une bonne tenue, pleure aussi sur sa ville *Marrakech* (1975), parlant d'exil, de sécheresse, de "blessure de l'errance". Dans *L'Œil ébréché* (1980) il se demande ce qui reste "après la noyade": "les débris de l'esseulé". Là aussi, les mots "exil", "émigration", "sécheresse", reviennent, aboutissant à un "Toi linceul

blanc". Dans *Chants superposés* (1977) ce sont les mêmes thèmes de désolation, d'amertume, de rage silencieuse, de "colère permanente":

Amoureux des yeux en amande  
Je traverse le gel et l'errance  
le soleil sur les épaules  
lourd de distance  
lourd de nostalgie  
je reviens toujours aux regards traqués  
toujours à la recherche de racines  
en partance.

Un autre poète de Marrakech Abdelhamine Sebbata demande *Pouvez-vous supporter le bonheur?* (1980) et dans *Jardins de Marrakech* (1978), recueils plus faibles que ceux des précédents auteurs, le poète se laisse aller à une souffrance quelque peu romantique et sentimentale mais toujours cependant centrée sur le manque. Le titre du recueil de Mohammed Alaoui Belrhiti est explicite : *Poème soliloque, déchirure de l'errance* (1978). Le poète s'y dit "exilé sur le littoral / d'une mer vagabonde". Les "ancêtres <ont> désaxés" et le poète erre seul avec ses "chromatismes apolitiques / pestiférés dans les greniers de la désespérance". Enfin, dans les *Fragments de mort parfumés* (1980), ce ne sont aussi que tristesses, abandons, nuits incantatoires, "tombe combinatoire de l'errance". Ces poètes broient donc du noir, soit qu'ils se trouvent en émigration en Europe, soit qu'ils habitent sur la terre natale mais demeurant insatisfaits. Ben Salem Himmich dans *Si la très grande mutation ne s'opère* (1980) se dit une "caverne aux arêtes meurtries et un coin": "un coin sauvage en ruine et une cellule d'une prison monumentale". Pour lui le soleil ne brille pas. "Cependant pour que je désespère de mon désarroi [...] je visite mon pays intérieurement".

Et je demeure là entre les décombres  
Attendant et remembrant les fragments  
de mon corps délabré.

Un jeune poète d'Oujda Ali Massou se laisser aller à parler de son miroir assombri dans *Sons* (1977):

Moi je suis descendu un jour dans mon âme  
Et mes yeux sont devenus sombres.

Ou ailleurs:

J'avais la tête claire  
Tout est devenu sombre un soir  
Dans un grand cri  
Je me sentis envahi  
Je suis désormais sombre, j'étais clair comme l'espoir  
De quelle profondeur surgit donc l'ombre?.

Chez les uns et les autres tout se passe comme si l'Ange de la mort avait effleuré de son aile toutes les réalités, les avait assombries brutalement, avait tout mis sens dessus dessous. Le même Ali Massou titrera: *Rêver de ciel et crever de terre* (1979). Le désarroi atteint tout l'être. On vit, mais dans l'attente.

D'une autre génération, celle des années 1950, Mohammed Aziz Lahbabi se tient dans une ambiance poétique fort différente à travers ses divers recueils, aussi bien *Ma Voix à la recherche de sa voie* (1968) que *Ivre d'innocence* (1980), après ses œuvres plus anciennes. Ce dernier recueil, toutefois, est moins serein:

dans la crise d'identité,  
le sauveur c'est l'oubli,  
les souvenirs maintiennent le monde inachevé

Mohammed Aziz Lahbabi aborde un peu tous les sujets, à l'écoute des cris du Tiers Monde, des Noirs du Sud, des martyrs, mais son éclectisme fait que le désarroi n'est pas mis ici au premier rang. L'auteur a depuis longtemps opéré sa propre synthèse; la violence s'est assagie; il a acquis une certaine sagesse. D'ailleurs n'est-il pas philosophe sur le plan universitaire?

La génération des années 1964-70, au contraire, ne cesse de clamer son malaise d'être. A la limite n'y aurait-il pas une nostalgie malade et comme un besoin exaspéré de redire le malheur? Peu de poèmes chantent la vie (contrairement peut-être aux poèmes des prisonniers qui vivent d'espérance et que nous avons mentionnés plus haut). Mohammed Loakira écrit dans *Moments* (1981):

Sans me le dire un jour  
donne-moi un fragment de ton désarroi cambré  
le détour de tes sentiers  
cette manie répété de creuser l'inaccessible

Tous ces auteurs expriment l'incomplétude, la plainte d'une totalité, comme s'ils avaient manqué leur entrée dans l'histoire, dans l'attente de la "très grande mutation" (Himmich). Abdelkébir Khatibi parlait, lui, dans *La Mémoire tatouée* (1971) de la "Très Grande Violence". Cette poésie témoigne en creux, par son désarroi, pour une poésie de combat comme celle que nous avons vue précédemment, d'une poésie-refus des conformismes et des soumissions, d'une poésie-espérance d'un homme nouveau reconnu enfin dans sa plénitude, réconcilié avec lui-même et avec l'histoire.

### 3° *Poésie de retour sur soi*

Le désarroi et la quête de la satisfaction ou de la plénitude entraînent un retour sur soi qui se manifeste dans une place importante accordée dans cette poésie à la mémoire. Amnésie, "mémoire tatouée" (Khatibi), mémoire ancienne, etc., les termes reviennent constamment dans beaucoup de recueils, rejoignant la même quête de l'identité et des racines chez un poète tunisien comme Majid El Houssi. Ce recours à la mémoire se remarque aussi chez quelques poètes algériens d'aujourd'hui comme Tahar Djaout, Malek Alloula ou Nabile Farès par exemple. Mais dans l'ensemble les autres recueils algériens d'aujourd'hui traitent moins de cette préoccupation et sont plus légers. Déjà en 1969 à la fin de *L'Œil et la nuit*, Abdellatif Laâbi s'interrogeait: "Et maintenant nous sommes exténués du passé [...] Mais qui sommes-nous?". Et une page avant: "Comment sortir de la caverne?" Cet itinéraire faisait retour sur le passé en ruines, les "mémoires occultes". Plus de mémoire! "Une mémoire ne s'invente pas". Les mémoires sont "décapitées". L'Œil démesurément agrandi a beau scruter la nuit: "Nous nous sommes refroidis". Cadavres! Cela ne date pas d'aujourd'hui, constate l'auteur: "Cela fait des siècles que nous sommes tombés en panne. Que nous tournons en rond, à l'abord d'un carrefour, rosace flanquée de fausses pistes". Les splendeurs anciennes ont disparu corps et biens, ensablées, livrées à la puanteur, sous les ruines *d'Agadir*, ajoute Khaïr-Eddine.

Ce sont les images et les préoccupations qui se retrouvent à travers de nombreux recueils depuis ce coup de départ donné par Abdellatif Laâbi et par Mohammed Khair-Eddine.

Mostafa Nissaboury dont nous avons déjà cité les recueils est particulièrement insistant (*La Mille et deuxième Nuit*). "Je lève le cran de sûreté de la mémoire". Son œil va scruter le temps ancien, la caverne obscure. Que constate-t-il? Que "d'un millénaire à l'autre nous voici en face de généalogies / d'arbres à fantômes". Sa mémoire est une "fêlure"; il se déclare "grièvement nomade". Le poète est "une série de cavernes où se forgent toutes les mémoires possibles". Dans "les énormes souterrains" s'amassent "des siècles d'errance", des "amnésies purulentes". L'homme n'a plus de nom, ne connaît pas son vrai nom. Tout n'est que "délire au-dessus des mosquées qui nous valurent un sexe irrationnel". Le poète s'en prend donc à un certain Islam et en conclut: "Nous sommes prisonniers d'une histoire avortée". Notons en passant cette image de l'avortement qui revient chez d'autres auteurs et également chez les romanciers algériens contemporains, depuis les années 1970, quand ils parlent de la "Révolution" avortée, trahie, détournée, etc. Mostafa Nissaboury regarde au fond de la caverne mais même là "nous n'avons ni père ni mère". Même le Royaume des Mères a disparu. Le peuple est devenu "fataliste" et soumis à un roi dans une "ville des sans-espoir", "Ville-sang", "ville des disparitions subites". Que reste-t-il à faire?" Trancher notre difficulté d'être / ou mourir". Le poète s'en ira périr "en aparté / criant ma durée / devant une ville désertée". Après seulement être retourné "à la grotte de l'écrit brûlant / pour capter toute ma mémoire intacte". Amnésie, mémoire refoulée, mémoire éclatée ou soumise aux monstres, comment se réintégrer dans l'histoire?

Tahar Ben Jelloun dans *Cicatrices du soleil* constate que "l'histoire n'a plus l'intention de bouger", que les "autres" jouent "notre mémoire au poker". Ici encore l'Œil regarde "l'homme éclaté", l'homme "usé par la prière et l'attente". Il voit les minarets "fatigués / momies d'un regard hirsute". S'adressant à sa ville de Fès, le poète la voit "répudiée": "Quel avenir incruste sur tes murs / amnésie". Le sommeil est "ancestral". Le poète ne dit pas qu'il va tenter de recouvrer la mémoire ancienne car "où irai-je avec ma mémoire retrouvée?". Tout paraît bouché, bétonné, ensablé, ankylosé. Mohammed Loakira tenté de refaire la mémoire de sa ville natale *Marrakech*, mais elle aussi est contaminée par le minotaure. L'œil lui-même est "ébréché". La Ville du Sud est "isolée dans le tourbillon du silence". Le poète parle de "ruines accumulées": "Les saigneurs" sont passés par là. "Pour quand les retrouvailles" avec la vraie mémoire? Le temps est devenu "cynique / meublé de sarcasme", dit Nissaboury dans ses *Chants superposés*.

Le recueil se termine par ces mots: "Nous voudrions mourir dans le chaud", non dans l'indifférence, le froid, l'errance, l'exil déshumanisants.

Dans un recueil d'une rare profondeur: *D'un soleil réticent* (1969), Zaghoul Morsy fait parler l'enfant prodigue qui a décroché de son temps ancien, de ses rivages. Il a "gagné une mer dont le rivage était un refuge". Mais il se souvient. L'Ancêtre "voilé" se souvient lui aussi et parle. Une Chimère, une Présence, une Etoile persiste: "Tu es la plaie vivante au cœur de ma mémoire". Mais "le miroir s'est-il embrumé?" On ne sait plus trop bien comment on en est arrivé à être floué. L'Etrangère, la langue de l'Autre, la fuite "ailleurs", "l'enfer en filigrane", mais, après tout, "l'intrus n'était nul autre que toi-même différé". Alors, comment avoir le courage de se regarder dans le miroir? Peur de l'œil et peur de la mémoire. De même Abdallah Bounfour dans son recueil si intériorisé *Atlassiques* se pose la question: "Que fut notre mémoire de Tailleurs qui nous hante?" Est-ce un "mythe immémorial?"

Dis, adviendra-t-il le jour à nous annoncé  
L'histoire de nos désirs inouis  
Notre conquête d'un vœu de plénitude  
Dans le désert hanté de voix à tisser

Le poète voit "le galop désespéré de l'Ancêtre qui espère renaître", comme Kateb dans sa *Nedjma* en Algérie en 1956. Mais il est également "abasourdi par le bruit des insomnies historiques". Ces chevauchées ne sont en fait que des "délires romantiques" actuellement. Elles nous ont "mystifiés", dit le poète. Et on en reste à un "Chant angoissé de l'Être à advenir". Le poète évoque une "Grande Nouvelle". Ce jour-là, dit-il, mais quand "ce jour-là?" L'homme devra-t-il attendre la Grande, l'Ultime Résurrection de la fin des temps? Noureddine Bousfiha, sur la rive étrangère, se livre à un *Safari au sud d'une mémoire*:

Et pour mémoire,  
des cavaliers solitaires,  
des chevaux figés,  
des navigateurs aigris,  
un vaisseau aux rames brisées,  
et une rive

qui déclare sa haine aux naufragés.

Toute la mémoire collective arabe ancienne se concentre dans ces chevauchées, ces cavales aux frontières de l'empire musulman, qui ont été un jour figées dans leur course folle et dans leurs épopées ("épopées sans lendemain", dira Mostefa Lacheraf en Algérie en parlant de la guerre de libération!). Noureddine Bousfiha tente de regarder par "le perthuis d'une muraille d'amnésie". Il voit les "cendres et brumes d'une mémoire fêlée".

Mille ans et quelques  
que nous avons cessé d'être.

Les décennies ont passé et là aussi le sable, le temps, le minotaure ont fait leur travail de destruction.

Moi l'homme maudit  
aux trois décennies de fièvres glacées!  
Mes yeux n'ont jamais quitté  
l'obscurité des tombes ignorées  
où sanglote l'âpre déveine.  
La douceur de vos mots souffle rouge  
sur les algues de mes veines.  
Vos tourbillons reconnaissent mes soupirs,  
l'espoir à ma porte ourdit les trahisons.

A force de verser de "dérision et dérision" à travers un itinéraire "truffé d'embûches", le poète n'a fait qu'adopter "une mémoire criblée de trous". Il est devenu "bègue amnésique", comme *le Muezzin* de Bourboune en Algérie était "bègue et athée", religieux pourtant. Mais les bègues ici parlent bien et les amnésiques se souviennent des "rires des Pachas" castrant le troupeau promis à l'abattoir. Nous avons déjà mentionné le titre même du recueil de Kamal Toumi: *Mémoire en exil* (1980) et ses "rêves marqués au fer rouge" (Laâbi écrivait (1978), lui, "oraisons marquées au fer rouge"). "L'œil hypertrophié" de Ben Salem Himmich dans *Si la très grande mutation ne s'opère* voit pareillement les décombres, les fragments, les détresses, tandis que son sang est "en quête de débouchés et d'ouvertures". Mohammed Alaoui Belrhiti parle de sa "mémoire orpheline" dans *Poème*

*soliloque, déchirure de l'errance.* Le poète emploie les images de "labour circulaire", d'"ordre circulaire": "Je vous voue ma giration / lourde d'atavisme". Cet éternel retour à soi, à se chercher, à creuser sa mémoire et à constater les points de non-retour est à la longue dévitalisant et mortel.

Qu'as-tu à me dire  
mon père  
je veux apprendre la mort

Tel est le vœu du poète dans *Fragments de mort parfumés*.  
Ali Massou essaie d'ironiser sur sa propre mort:

Quand je serai mort  
Si l'on m'enterre  
Que ce soit dans un ciné  
Mais il y a tant de revolvers  
J'ai peur des balles mal tirées

Son recueil *Sons* joue ainsi avec les images surréalistes, qui cachent cependant mal la difficulté d'être et la brisure du miroir. En fin de compte tous ces poètes pourraient reprendre les vers du poète québécois Gaston Miron dans *L'Homme rapaillé*:

Nos consciences sont éparpillés dans les débris / de nos miroirs.

Un jeune poète marocain donnait comme titre à son recueil: *Je suis Nous* (1978). Ce "noussoiement"<sup>1</sup> est caractéristique. Il était implicite dans la création littéraire maghrébine des années 1950. Pour s'en tenir aux poètes marocains depuis 1964-66, il est certain que la plupart des recueils parus manifestent un grand nombre de points communs. Si chaque poète reste lui-même avec sa propre équation et son itinéraire personnel, il n'en demeure pas moins qu'il est situé dans un contexte historique précis. Des influences communes se font sentir. Les trois tendances que nous avons retenues ici nous paraissent précisément être présentes dans bon nombre de recueils. Cette poésie marocaine d'aujourd'hui s'affirme ainsi en partie différente de la poésie algérienne des années 1970, bien que, cependant, avec aussi des points

---

<sup>1</sup> Nous reprenons l'expression de Gilles Charpentier dans sa thèse *Evolution et structures du roman maghrébin de langue française*. Université de Sherbrooke (Québec), Faculté des Arts, Département d'études françaises, 1977, ch. VII

communs. De même que l'on pourrait comparer avec les poètes tunisiens d'aujourd'hui.

Cette poésie marocaine d'aujourd'hui est une poésie douloureuse: celle des prisons et celle d'auteurs jeunes en quête d'espérance et de plénitude.

Les qualités de l'écriture sont diverses. Quelques recueils sont sur ce plan d'un niveau faible, mais, semble-t-il, moins que trop de recueils en Algérie. Par contre, plusieurs parmi les créations depuis 1964-66 sont d'une grande densité: tout l'homme y est impliqué. On a coutume de citer surtout Mohammed Khaïr-Eddine et Abdallatif Laâbi, Abdelkébir Khatibi et Tahar Ben Jelloun qui ont acquis une renommée méritée. Mais il importe de mettre en lumière des auteurs comme Abdallah Bounfour, Mohammed Loakira, Mostafa Nissaboury, Ben Salem Himmich, Noureddine Bousfiha, Abdellatif Jebbari ou encore Abderrahman Benhamza et Mohammed Alaoui Belrhiti. Il est toutefois difficile de dire si la production de ces œuvres poétiques se maintiendra comme en 1979 et en 1980.

La poésie marocaine d'aujourd'hui mérite en tout cas d'être connue. Elle témoigne d'un Maroc où les appels de l'homme ne se perdent pas dans le silence.

#### *Bibliographie sélective de la poésie marocaine de langue française*

M. A. Belrhiti, *Poème soliloque. Déchirure de l'errance*, Paris, St. Germain-des-Prés, 1978, pp. 45.

A. Benhamza, *Lumières fragiles et profonds déserts*, Paris, St. Germain-des-Prés, 1977, pp. 30.

T. Ben Jelloun,

*Cicatrices du soleil*, Paris, Maspero, 1972, pp. 85;

*Le Discours du chameau*, Paris, Maspero, 1974, pp. 85;

*A l'insu du souvenir*, Paris, Maspero, 1980, pp. 140.

A. Bounfour, *Atlantiques*, Rabat, Stouky, 1980, pp. 95.

N. Bousfiha, *Safari au sud d'une mémoire*, Paris, Caractères, 1980, pp. 110.

B. S. Himmich, *Si la très grande mutation ne s'opère*, sl. édit. Az-Zaman al-maghribi (Casablanca, Impr. Figuig), 1980, pp. 100.

A. Jebbari, *Volubilis, théâtre intérieur*, Tanger, édit. marocaines, 1979, pp. 42.

M. Khaïr-Eddine, *Soleil arachnide*, Paris, Le Seuil, 1969, pp. 128; *Ce Maroc!* Paris, Le Seuil, 1975, pp. 80;

*Résurrection des fleurs sauvages*, Rabat, Stouky, 1981, pp. 97.

A. Khatibi, *Le lutteur de classe à la manière taoïste*, Paris, Sindbad, 1976, pp. 67.

A. Laâbi, *L'Arbre de fer fleurit*, Paris, P. J. Oswald, 1974, pp. 67;  
*Le Règne de Barbarie*, Paris, Le Seuil, 1980, pp. 155 (réédit.);  
*Histoire des sept crucifiés...* Roissy en Brie, La Table rase, 1980, pp. 60;  
*Sous le bâillon le poème*, Paris, L'Harmattan, 1981, pp. 188.

M.-A. Lahbabi, *Ivre d'innocence*, Paris, St. Germain-des-Prés, 1980, pp. 76.

M. Loakira, *Chants superposés*, Tanger, édit. marocaines, 1977, pp. 89;  
*L'œil ébréché*, Rabat, Stouky, 1980, pp. 78; *Moments*, Rabat, Stouky, pp. 80.

R. Madani, *Femme je suis*, Vitry, Inéditions Barbare, 1981, pp. 136.

Z. Morsy, *D'un soleil réticent*, Paris, Grasset, 1969, pp. 136.

M. Nissaboury, *La Mille et deuxième nuit*, Casablanca, Shoof, 1975, pp. 112.

K. Toumi *Mémoire en exil*, Rabat, Impr. Toumi, 1980, pp. 24.

Recueil traduit de l'arabe: A. Zrika, *Rires de l'arbre à palabre*, trad. par Abdellatif Laâbi, Paris, L'Harmattan, 1982, pp. 107.

*Résumé.* - Poésie de combat, exaltant la résistance, poésie de désarroi, exprimant la quête, poésie de retour sur soi et sur la mémoire ancienne: telles sont, d'après le bilan proposé ici, les grandes tendances de la poésie marocaine de langue française depuis 1964, caractérisée – au-delà des diversités d'écriture – par une grande densité substantielle, originale et féconde.